

Cette signification, si elle n'est pas celle que nous donnons généralement ici au mot *bazar*, explique cependant qu'on ait pu, par analogie et par une plus grande extension, appliquer ce terme non seulement au lieu où se tiennent les ventes de charité, mais encore à ces ventes même.

Cette nouvelle acception est reçue en France, et la langue anglaise l'a aussi adoptée.

Tel qu'on le pratique ici le bazar ne consiste pas tant dans la vente que dans le tirage au sort des effets. Cependant la vente proprement dite y tient encore assez de place pour que le mot *bazar* se trouve suffisamment approprié à la chose qu'il désigne.

Voilà pour la signification du mot ; il s'agit maintenant de décrire la chose et de donner une idée aussi directe que possible de ce qu'est un bazar ou une vente de charité.

Pour les uns c'est-à-dire pour tous ceux qui n'y prennent qu'une part *passive* ; pour tous ceux qui, comme vous et moi, n'ont qu'à y faire une ou quelques visites et y laisser quelques dollars, que nous serions bien en peine de mieux employer, pour nous, dis-je, un bazar n'est vraiment qu'une partie de plaisir ; plaisir bien innocent, mais capable encore de diminuer le mérite de notre aumône, si l'excellence des œuvres doit se mesurer à ce qu'elles coûtent.

En effet, passer une heure dans une salle décorée avec goût, au milieu d'une société distinguée, être l'objet d'attentions un peu intéressées, il est vrai, mais très gracieuses, tout de même ; se promener, écouter la musique, boire du champagne, manger des crèmes, gagner des poupées à la loterie, acheter des fleurs et des cigares, tout cela, vraiment, n'est guère pénible, et n'impose pas de grands sacrifices à la pauvre nature.

Mais il en est bien autrement de celles qui prennent une part active à la *fête*. Je dis *celles*, car c'est aux femmes que la tâche revient presque de droit. Ne faut-il pas, en effet, le dévouement sans bornes, la charité inépuisable, et en même temps l'esprit vif et ingénieux de la femme pour entreprendre et amener à bonne fin une œuvre pareille ?

J'insiste sur ce point, car bien des gens ne paraissent pas comprendre de quelle besogne pénible et ennuyeuse se chargent les dames de charité en organisant un bazar.

Ces femmes se recrutent d'ordinaire dans la classe élevée de la société, ce qui ne les empêche pas de se faire mendiantes, lorsque leurs ressources personnelles ne suffisent pas, pour amasser les premiers fonds et fournir les objets nécessaires. Elles vont de porte en porte, sollicitant des aumônes qu'on ne leur accorde pas toujours, mais ne se laissant jamais décourager par ces refus. Il s'agit ensuite de confectionner les vêtements, les meubles, les bibelots de toutes sortes, qui seront mis en vente ou en loterie. Les dames se mettent à l'ouvrage et se font couturières, brodeuses, fleuristes, peintres, menuisiers même, je crois ; car de quoi ne sont-elles pas capables ? Lorsque le temps fixé est arrivé, il leur faut préparer et orner la salle, étaler toutes ces jolies marchandises. Puis, durant quatre, huit, quinze jours elles se tiennent là, reprenant le métier de solliciteuses, faisant à tous l'accueil le plus aimable, souriantes, éloquentes, persuasives, patientes surtout. Car on conviendra qu'il faut de la patience pour accomplir cette besogne et qu'un bazar, pour celles qui l'organisent, est une œuvre méritoire.

Louis Veuillot, dans *Cà et Là*, a décrit une réunion de dames de charité. Il y montre une comtesse qui porte fièrement un nom illustre, mais qui se fait une gloire bien plus grande de servir les pauvres ; une femme en deuil qui trouve son unique consolation à faire l'aumône au nom de ceux qu'elle pleure ; une pauvre créature, dont le cœur désenchanté et meurtri, au lieu de se resserrer, s'agrandit pour donner aux autres le bonheur qui lui a été refusé ; une jeune épouse qui ne veut être heureuse que sous la protection de la charité. Mais la figure, sinon la plus élégante, du moins la plus remarquable de la réunion est celle de Mme Durand, la présidente de ses comtesses et de ses marquises. "Mme Durand donne chaque année cinquante mille francs aux familles, de sa bourse, et trois ou quatre fois autant de la bourse d'autrui. Présidente ici, secrétaire là, ailleurs simple associée, elle entreprend tout, se mêle à tout, quête et donne partout. Elle bâtit et meuble des églises, elle fonde des communautés, des écoles et des congrégations ; elle visite et exhorte les prisonniers, soigne les malades, habille les pauvres, recueille les orphelins, fait le catéchisme aux enfants ; elle organise les sermons de charité et tient la bourse à la porte ; elle monte les loteries et fournit les lots ; elle va solliciter les grands, les riches, même les journalistes ; elle pénètre jusqu'aux ministres et plus haut, et ne revient jamais les mains vides ; elle a cent aides de camp qu'elle fait mouvoir dans Paris et ailleurs ; elle a des connaissances, des amis, des fidèles dans toutes les conditions, dans toutes les misères. Personne ne sait comment elle peut suffire aux occupations qu'elle se crée et a celles qu'elle accepte ; elle-même ne le sait pas ; mais personne n'ignore que, si elle ne trouve pas toujours le temps de manger et de dormir, elle trouve toujours celui de prier Dieu et de passer chaque matin une heure à l'église pour son propre compte."

Ces physionomies si bien esquissées par le grand écrivain ne nous sont pas étrangères et ses beaux dévouements ne nous sont pas inconnus. En les considérant, on peut comprendre ce que c'est qu'un bazar, et quelles raisons il y a de l'encourager.

J. DESROSIERS.

LE DIABLE ARCHITECTE

(LÉGENDE)

Un titre vous surprend, lecteurs. Il s'agit pourtant d'une légende fort respectable, dont l'authenticité est constatée par l'un des monuments les plus remarquables de l'Europe. Je ne vous oblige pas d'y ajouter foi, mais si vous croyez, comme moi, qu'il est un autre monde que le monde matériel, un monde peuplé d'êtres mystérieux qui nous accompagnent dans notre pèlerinage d'ici bas, vous direz assurément, avec le proverbe italien, *se non è vero, è ben trovato* !

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait entendu parler de la cathédrale de Cologne, ce monument imposant, commencé il y a six siècles, et achevé ces dernières années. C'est la cathédrale gothique idéale, ses flèches, ainsi que le corps du bâtiment, mesurant plus de 500 pieds. C'est, en un mot,